



Les études sur la latinité et l'imaginaire à l'Université de Perpignan

Joël Thomas

► To cite this version:

Joël Thomas. Les études sur la latinité et l'imaginaire à l'Université de Perpignan. L'Université de Perpignan (1350-2000). Tradition humaniste et modernité scientifique, Presses Universitaires de Perpignan, pp.303-311, 2001, 2-908912-90-2. <hal-04670587>

HAL Id: hal-04670587

<https://hal.science/hal-04670587v1>

Submitted on 12 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'Université de Perpignan

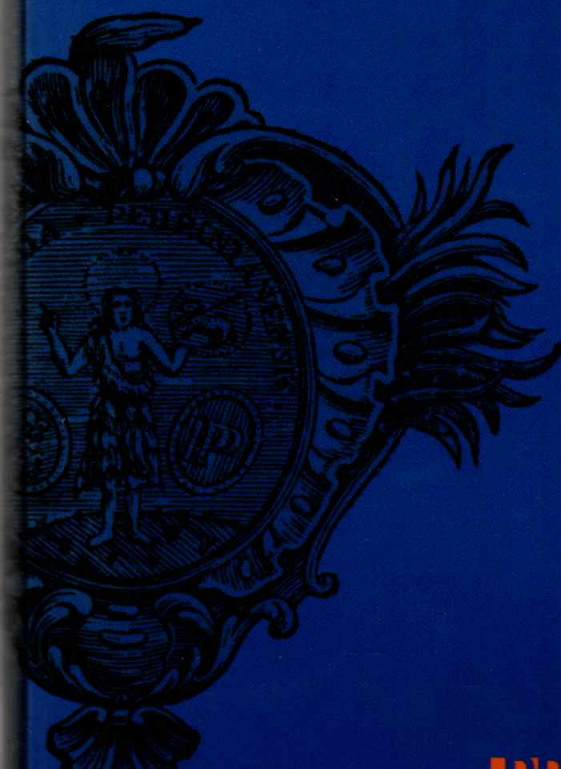
Tradition

humaniste

et modernité

scientifique

de 1350
@ 2000



PUP

LES ÉTUDES SUR LA LATINITÉ ET L'IMAGINAIRE À L'UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN

Joël THOMAS

*Professeur de Littérature classique,
Directeur de l'École Doctorale – 213
« Sciences humaines et sociales ».*

EN 1980, LES ÉTUDES SUR L'IMAGINAIRE étaient inconnues à l'Université de Perpignan. En 2000, cette même université est – en association avec la Sorbonne – le siège d'une fédération regroupant, à ce jour, 22 C.R.I. (*Centres de Recherches sur l'Imaginaire*) dans le monde entier, et notre Centre de recherches fédéré VECT (*Voyages, Échanges, Confrontations, Transformations : Parcours méditerranéens de l'espace, du texte et de l'image*) vient d'être reconnu Équipe d'Accueil dans le cadre du nouveau contrat quadriennal, avec un DEA *Espaces, Temps, Sociétés. Cultures et Voyages* comme support. En 2001, il organisera un grand colloque international sur le thème *Rythmes et lumières de la Méditerranée*, qui regroupera bon nombre de ces centres, et sera la continuation du colloque de 1997, *Saveurs, Senteurs : le goût de la Méditerranée*. Comment expliquer cet essor ? C'est cette aventure que je voudrais vous raconter dans les pages qui suivent.

Notre joie la plus grande, à nous autres universitaires, est sans doute de nous sentir créateurs. Non pas certes à la manière des artistes – encore que certains universitaires s'y emploient avec talent –, mais par notre capacité à relier des informations, et à les expliquer en leur donnant du sens. C'est notre façon à nous d'être créateurs. Notre travail est fondamentalement d'inventer et de mettre en relation. La science contemporaine ne peut d'ailleurs faire l'économie d'une recherche sur l'importance de plus en plus grande donnée aux problèmes de la représentation. L'extraordinaire développement de nos connaissances au XX^e siècle nous a précisément conduits à réfléchir sur ce problème de l'observateur et de la relativité de l'observation. Certes, l'univers a une « réalité en soi », mais nous ne pouvons la connaître qu'à travers nos outils d'investigation, et nos regards, notre « réalité en

nous ». Nous sommes condamnés à ne connaître le paysage du monde qu'à travers la carte de nos observations scientifiques. D'où l'importance d'une notion qui n'a cessé de monter en puissance dans la deuxième moitié du XX^e siècle : les études sur l'imaginaire¹, initiées en France par Gaston Bachelard, poursuivies et amplifiées par son disciple, le Pr. Gilbert Durand, qui a donné une dimension internationale au domaine de l'imaginaire, comme étude des dynamismes organisateurs des systèmes de représentations. Je suis de ceux qui ont reçu ses *Structures anthropologiques de l'Imaginaire* (1960, 11^e éd., Dunod, 1993) comme un grand livre, qui a marqué de son empreinte toute leur recherche ultérieure. Edgar Morin est aussi à citer comme un de ceux qui ont relié la pensée systémique et le champ de l'imaginaire, élargissant par là même la problématique de nos études.

En 1981, je venais de soutenir et de publier, en tant que chercheur isolé, ma thèse sur les *Structures de l'Imaginaire dans l'Énéide* (Paris, Les Belles Lettres, 1981). C'est alors que m'est apparue une coïncidence entre deux émergences : celle des études sur l'imaginaire et celle de l'université dans laquelle je me trouvais. Toutes deux étaient en croissance, en montée exponentielle. Mais la connivence allait bien plus loin. Même si les études sur l'imaginaire sont en pleine expansion, elles sont encore bien petites par rapport aux « poids lourds » des Sciences Humaines qui, si l'on n'y prenait garde, les traiteraient volontiers de façon condescendante, voire hostile. Perpignan, ville frontalière, petite université au passé prestigieux (ce livre le montre assez), mais qui avait connu une longue éclipse, était dans une situation géographique assez comparable : coincée entre deux « poids lourds », Montpellier et Barcelone, qui, si l'on n'y prêtait attention, l'auraient volontiers bousculée et délaissée. Mais l'étude de la systémique – une branche des Sciences humaines cousine de l'Imaginaire – nous a appris que c'est justement dans les marges, aux frontières du savoir, dans les petites structures, que se trouvent les idées les plus originales et les plus innovantes. Les mastodontes sont gênés par leur propre masse : les dinosaures en sont sans doute morts. Donc, à bien y regarder, il ne tenait qu'à nous de faire une force de cette petite taille que nous aurions eu bien tort de considérer comme un handicap. Certes, nous ne pouvions être des « généralistes », comme les grandes universités, mais c'était l'occasion de développer des pôles d'excellence, dans des domaines qui n'avaient pas encore été explorés, ou qui étaient vraiment liés à notre spécificité régionale. L'imaginaire méditerranéen en était un. La ténacité, l'enracinement et la vie profonde d'un terreau culturel catalan montrait qu'il y avait bien, sur place, une vigueur qui permettrait à nos idées de prendre

1. Pour un historique de cette aventure, et une étude systématique de la notion d'imaginaire, cf. *Introduction aux méthodologies de l'Imaginaire* (J. Thomas dir.), Paris, Ellipses, 1998 ; et aussi Gilbert Durand, *L'Imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, « Optiques », 1994 ; Gilbert Durand, *Introduction à la Mythodologie*, Paris, Albin Michel, 1996 ; *Champs de l'Imaginaire* (D. Chauvin dir.), Grenoble, ELLUG, 1996 ; Edgar Morin, *La Tête bien faite. Repenser la réforme ? Réformer la pensée*, Paris, Seuil, 1999.

corps : deux vitalités se rencontraient, ne demandaient qu'à se conjuguer. De surcroît, l'histoire des idées nous donnait raison : notre situation en marge était elle-même une force, tant il est vrai que la plupart des grandes idées naissent dans des structures marginales. Un mythe dominant devient nécessairement hégémonique ; il suit une courbe biologique. Après avoir eu sa jeunesse, il vieillit en s'installant, et, par une inversion du cours des choses, alors même qu'il a un grand pouvoir, il n'a plus avec lui la créativité : il représente le poids du passé, le conservatisme, voire le fanatisme qui exclut la différence, quand il se raidit sur ses positions moribondes. Il en va ainsi, dans notre Université, des grands mythes qui ont vieilli, mais qui restent puissants : la croyance obstinée en une forme de la raison qui n'a pas été « relue » à la lumière des découvertes et des extraordinaires mutations des sciences et des sciences humaines. Alors apparaissent d'autres courants naissants. Entendons-nous : l'imaginaire contemporain a besoin, plus que jamais, de la raison. Mais il a besoin d'une raison dialogique (pour parler comme Edgar Morin), une raison qui soit capable d'intégrer *tous* les discours de psyché (ordre et désordre, masculin et féminin, intérieur et extérieur, ouverture et fermeture), et non pas une raison tyrannique, finissant par s'identifier à un rationalisme dépassé, lequel prétend lui-même s'identifier à la science ; car, comme le disait Roger Caillois pour signifier que le « miracle grec » ne se ramenait pas à la découverte de la seule rationalité, « le Labyrinthe est grec autant que l'Acropole ». Or la compréhension des systèmes de représentation du monde contemporain rend de plus en plus nécessaire l'intégration des notions de **complexité** et d'**organisation**, telles que les a définies Edgar Morin : dire que le monde est complexe, cela ne veut pas dire qu'il est compliqué, mais qu'on ne peut pas en rendre compte autrement que **comme une vaste relation**, où chaque élément est interdépendant des autres, et où comprendre la différence, la diversité, devient une nécessité vitale dont on ne peut faire l'économie. L'anthropologie qui se construit est de plus en plus science de la relation, de la médiation et du métissage, de la reliance, pour parler comme Edgar Morin. Cette reliance se propose une meilleure appréhension de la complexité, en prenant en compte le fait que, bien plus que par des lois rigides, les sciences humaines sont régies par une dialogique aléatoire et incertaine entre déterminismes et forces chaotiques, et un jeu souvent rotatif entre l'économique, le social, le technique, le mythologique et l'imaginaire.

Par-delà des structures oppositionnelles ou des principes d'exclusion, l'idée systémique qui sous-tend cette structure organisationnelle montre que, comme l'affirmait déjà Pascal (*Pensées*, éd. Brunschvicg, II, 72), le tout est plus que la somme de ses parties : « De l'atome à l'étoile, de la bactérie à l'homme et à la société, l'organisation d'un tout produit des qualités ou propriétés nouvelles par rapport aux parties considérées isolément : les émergences² ».

2. Edgar Morin, *La Tête bien faite. Repenser la réforme ? Réformer la pensée*, Paris, Seuil, 1999, p. 106.

Enfin – *last but not least* –, je dirai un mot de l'importance, dans notre méthodologie, de ce que j'appelle le « principe de sympathie », déjà repéré par Georges Duby dans ses travaux. J'entends par là le fait que l'observateur est nécessairement impliqué dans le champ de son observation, et que le connaissant interfère dans sa connaissance. Il n'y a donc pas de regard neutre, froid, mais une **solidarité complexe**, indissociable d'une éthique de la reliance : le scientifique est impliqué dans la science qu'il élabore, et c'est tout un nouvel humanisme qui est à construire – peut-être dans l'urgence... –, à travers le sentiment d'appartenance au vivant, au planétaire, au cosmique. Cette nouvelle connaissance, cette *scienza nuova*, permet, comme le dit Edgar Morin, de considérer l'autre non seulement comme un *ego alter*, un autre individu sujet, mais comme un *alter ego*, un autre moi-même, avec qui je communique, sympathise, communie : l'*Universitas* se retrouve alors dans la même mission que l'école de citoyenneté.

J'insiste sur la place toute particulière d'une étude de la poésie, du roman, et plus généralement de la littérature, dans ce programme. Car dès le XIX^e siècle, alors que la science ignorait l'individuel au profit du général et du reproductible, c'est l'honneur de la littérature – et particulièrement de la poésie et du roman – de s'être lancée la première dans l'exploration de la complexité humaine des sentiments, en se donnant pour mission, avec Novalis, Balzac, Dostoïevski, Rimbaud, Proust, de nous donner à voir toute la complexité de la vie des individus, parfois cachée sous des apparences simples, et de nous montrer que l'être le plus « quelconque » a, tel Pessoa et ses « hétéronymes », plusieurs vies, joue plusieurs rôles, vit une existence en partie de phantasmes en partie d'actes.

Voici les bases des théories de l'imaginaire, telles que les posaient Bachelard, puis Gilbert Durand : leçon d'ouverture et de tolérance, sans laquelle il n'est pas de sciences humaines aujourd'hui.

Car la planification se marie mal avec la créativité. Comme le dit joliment Edgar Morin, « Tout notre enseignement tend au *programme*, alors que la vie nous demande de la *stratégie*, si possible de la *sérendipité*³ et de l'*art*⁴. » La plupart des grandes découvertes ont été faites 1) par « hasard », 2) en dehors des grandes institutions (on connaît les difficultés d'Einstein pour faire reconnaître ses théories) ; et les grands novateurs, ceux qui sont les vrais penseurs de l'humanité (Socrate, Colomb, Galilée, Hume) ont toujours été persécutés au nom de la raison dominante et de l'institution scientifique en place. C'est dans la liberté et la jeunesse

3. On peut définir la sérendipité comme l'art de transformer des détails apparemment anodins en indices permettant de reconstituer toute une histoire. Sa stratégie n'est pas très éloignée de celle de l'enquêteur. La démarche des paléontologues et des préhistoriens modernes (qui tiennent une place particulièrement dynamique et importante en Roussillon, à Tautavel et dans notre Université) en est un bel exemple.

4. E. Morin, *op. cit.*, p. 69.

qu'éclôt l'invention. Les études sur l'imaginaire et la culture catalane se retrouvaient dans leur situation périphérique, mais aussi dans leur capacité de résistance – pacifique – à l'institution dominante et à ses tendances étouffantes et mortifères : c'était le gage même de leur créativité. Désormais, l'idée ne me lâcha plus : Perpignan était bien, de façon privilégiée, l'endroit où l'on pouvait créer une recherche centrée sur l'imaginaire méditerranéen, qui fût à la fois moderne dans ses outils d'analyse, et enracinée dans des terroirs, quant au champ d'investigation. Je ne sais si Perpignan abrite le centre du monde, comme le soutenait Dali, mais ce n'est pas un lieu indifférent pour étudier les structures de l'imaginaire méditerranéen.

L'aventure institutionnelle a donc commencé en 1987. Fort de cette conviction que Perpignan pouvait être un pôle d'excellence dans ce domaine encore novateur des études sur l'imaginaire, je créai en 1987 l'EPRIL, *Équipe pour la Recherche sur l'Imaginaire de la Latinité*. L'objectif de l'EPRIL était de « relire » les textes antiques à la lumière de la méthodologie de l'imaginaire. L'entreprise était entièrement originale, puisqu'aucun Centre de recherche de ce type n'existait en France, ni d'ailleurs à l'étranger. Je fus longtemps handicapé, en particulier pour obtenir une reconnaissance ministérielle à l'échelle nationale, par le fait que nous n'étions que trois antiquistes à l'Université de Perpignan : cela me conduisit à recruter mes collaborateurs dans d'autres universités, et en ayant surtout pour souci de les sensibiliser à cette nouvelle voie d'investigation scientifique, et à les aider à se regrouper. L'accueil fut enthousiaste ; il montra qu'il y avait bien là réponse à tout un « horizon d'attente » : en 1995, 25 chercheurs internationaux, et non des moindres, nous avaient rejoints. Si les études classiques traînent avec elles, parfois, une image un peu poussiéreuse, j'ai eu la preuve qu'elle était totalement imméritée, et que, même, nous pouvions souvent nous situer en pionniers dans le monde de l'anthropologie ; de grands noms l'avaient déjà fait pour le monde grec : Vernant, Détienne, Mattéi, Vidal-Naquet ; nous entreprîmes de prolonger le travail dans le monde romain, en insistant en particulier sur l'idée de Grecs – et de Romains – « à deux têtes », pour reprendre une image de Lévi-Strauss : capables de gérer en simultanéité deux types de relation au monde (par exemple, dans la rationalité et l'irrationalité). À travers cette relecture de la pensée antique, c'était donc une leçon de tolérance, d'ouverture, d'aptitude à la complexité, que nous recevions ; mais nous, « modernes », avons notre part du mérite en montrant que nous étions capables de la comprendre, de la reconstituer, et que nous ne restions pas enfermés dans nos propres structures mentales et nos systèmes de représentation : c'est bien, me semble-t-il, la base et la définition d'une attitude scientifique. Sur ces bases, nous construisîmes rapidement : un premier colloque international sur *Les Imaginaires des Latins*, que G. Durand nous fit l'amitié et l'honneur de présider en 1991 ; puis quatre ouvrages collectifs, *L'Imaginaire de l'espace et du temps chez les Latins* (Perpignan, P.U.P., 1988, 2^e édition 1991), *Les Imaginaires des Latins* (Actes du colloque de Perpignan, P.U.P., coll. Études, 1992 ; 2^e édition 1995), *L'Imaginaire religieux gréco-romain*, Perpignan, P.U.P., coll. Études, 1994) et *Les Religions grecque et*

romaine (*Euphrosyne* XXV, Lisbonne, 1997), en collaboration avec la revue portugaise d'Études Classiques *Euphrosyne*, et avec les deux universités de Lisbonne, la Classique et la Nouvelle, qui nous furent toujours amicalement proches dans cette aventure, et avec lesquelles nous avons tissé beaucoup de liens : séminaires, programmes de recherche, échanges, invitations) ; enfin, une participation importante à un ouvrage fondateur, le *Dictionnaire Critique de l'Ésotérisme* (J. Servier dir. ; Paris, P.U.F., 1998), regroupant des universitaires faisant autorité dans les différents secteurs culturels d'un domaine passionnant mais difficile, que la recherche universitaire se devait d'explorer, afin de ne pas le laisser en proie au discours des charlatans, et où la responsabilité du secteur *Monde romain* nous fut confiée.

Mais la recherche moderne est fondamentalement travail d'équipe. On l'aura compris : une vocation naturelle des études sur l'imaginaire est d'être transdisciplinaire, proposant une synthèse au-delà de la simple juxtaposition (multidisciplinarité), ou confrontation (pluridisciplinarité) de disciplines différentes. Au moins deux de mes collègues avaient montré que les études sur l'imaginaire étaient un axe méthodologique fort de leur propre recherche, et qu'ils en étaient d'excellents connaisseurs : Paul Carmignani, auteur d'une thèse fondatrice sur *Shelby Foote, romancier du Sud. Parcours d'un espace-texte*, publiée sous le titre *Les Portes du Delta : introduction à la fiction sudiste et à l'œuvre romanesque de Shelby Foote* (Perpignan, P.U.P., coll. Études, 1994 ; 2^e éd. 1997), et Jean-Yves Laurichesse, spécialiste reconnu des études sur Giono, à la suite de sa thèse sur *Giono et Stendhal. Chemins de lecture et de création* (Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1994). Ils ne tardèrent pas à me rejoindre. Paul Carmignani, qui a dès son arrivée à l'Université de Perpignan donné une impulsion décisive à tout ce qui s'est créé sur le plan culturel, et à qui nous devons en particulier cette grande réussite que sont les *Presses Universitaires de Perpignan*, a souhaité créer en mai 1993 l'ERCMA, *Équipe de Recherche sur les Cultures Méditerranéenne et Anglo-saxonne*, préoccupée de suivre la permanence d'un héritage méditerranéen dans les cultures anglaise et américaine. De son côté, Jean-Yves Laurichesse ouvrait notre démarche à tout le champ des études méditerranéennes en créant en octobre 1993 l'ERIM, *Équipe de Recherche sur l'Imaginaire Méditerranéen*, qui se fixait pour champ l'investigation des grands courants littéraires sur le pourtour de notre Méditerranée, ainsi que la promotion et la coordination des recherches sur l'imaginaire attaché à l'espace géographique et culturel des pays riverains de la Méditerranée.

Il restait à franchir une étape supplémentaire, en donnant une spécificité, une dimension et pour ainsi dire une logique régionale à notre démarche, en même temps que nous affirmerions sa logique autour d'un thème fédérateur. C'est ainsi que, renforcés par le groupe de sociologues constitué autour de Jean Pavageau, nous fondâmes en 1997 le VECT (*Voyages, Échanges, Confrontations, Transformations : Parcours méditerranéens de l'espace, du texte et de l'image*), dont la vocation se déterminait autour de deux motivations :

- *créer un interface et un véritable comparatisme* – une transdisciplinarité, avons-nous dit – associant des chercheurs appartenant à nos départements de Lettres Classiques, Lettres Modernes, Études anglo-américaines, Histoire, Histoire de l'Art, Géographie, Sociologie, mais reliés par des pratiques méthodologiques communes, et par des axes de recherche fondés sur deux constantes : la Méditerranée comme territoire et comme culture ; le Voyage, repéré comme dynamique d'exploration et de mise en relation, et comme paradigme de cette systémique organisationnelle que nous avons étudiée de façon plus généraliste. Ainsi, nous pouvions systématiser et amplifier des recherches déjà bien établies, étayées par de solides bilans, des colloques, des publications importantes, mais conduites jusqu'ici en ordre dispersé.
- *organiser une circulation du savoir* permettant de créer un réseau dense de jeunes chercheurs doctorants autour d'une démarche fondée sur une originalité de notre espace géographique et culturel catalan, elle-même «relue» à la lumière d'une stratégie scientifique originale : les études sur l'imaginaire. Ainsi s'affirmait la logique générale de notre étude, aussi bien dans son objet que dans ses procédés, centrés sur l'analyse des lieux de passage et de voyage, et des espaces de transformation.

Notre préoccupation se recoupait avec celle de l'Équipe de Direction de notre université, soucieuse de développer des axes spécifiques et originaux de la recherche à Perpignan. Par son importance dans l'espace catalan, le tourisme culturel s'affirmait comme un de ces axes. L'existence d'un I.U.P des *Métiers des transports, de l'Hôtellerie et du Tourisme*, la création d'un D.E.S.S. de *Formation en Ingénierie Culturelle et Touristique* (FICT), une convention avec l'Association culturelle *Thalassa*, assurant la formation à Perpignan des guides-animateurs culturels de cette Association ; des accords de coopération privilégiés avec Madagascar, attestaient l'importance d'une professionnalisation dans ce domaine. Il était important qu'une recherche fondamentale sur les processus imaginaires du voyage fût conduite parallèlement. C'est là qu'apparaît plus précisément le travail du VECT sur l'espace du voyage. Le VECT développe un pôle scientifique pluridisciplinaire autour de l'étude de la problématique du voyage et de ses différents aspects (circulations, itinéraires, trajets, trajectoires, circuits, processus, parcours, navettes, transferts, transmissions, passages), sans jamais perdre de vue un contexte élargi qui permette de comprendre la genèse et les éléments structurants de cette symbolique du voyage, dans le contexte d'une culture et d'une civilisation méditerranéennes.

Le voyage prend alors toute sa valeur de *trajet anthropologique* (pour reprendre une notion classique établie par G. Durand) ; il est suivi à travers ses images, ses symboles et leurs archipélisations mythiques, dans le cadre élargi d'une «poétique de la relation» (pour paraphraser Edouard Glissant), comme approche particulièrement heuristique des dynamismes organisateurs de la vie sociale et culturelle, en particulier

dans les processus de création, de fondation et d'organisation. Le voyage apparaît alors à la fois comme le symbole et l'élément constitutif d'un système et d'une structure du vivant. Il nous permet de mieux nous comprendre comme *homo viator*. Il y a là un enjeu important pour mieux cerner les trajets qui relient les imaginaires artistiques, littéraires, culturels, sociaux, dans le fil de l'histoire comme dans le tissage de l'aventure contemporaine. L'objectif de l'équipe est de déchiffrer ces trajets.

Pour respecter nos spécificités disciplinaires tout en affirmant nos convergences, nous avons structuré le VECT en quatre axes (les chercheurs circulant à leur guise à l'intérieur de ces axes) :

- *Images, mythes, fictions. Les axes méthodologiques. – Les voyages gréco-romains.*
- *Pratiques et représentations du voyage. – Le voyage et les racines méditerranéennes dans l'imaginaire américain.*
- *La circulation des idées, des images et des thèmes. – Dynamique intertextuelle et interculturelle. – Les voyages méditerranéens.*
- *L'analyse des processus de transformation dans leur rapport à l'espace. – Le projet de voyage et les pratiques touristiques.*

En 1999, le VECT fut reconnu officiellement par le Ministère comme *Équipe d'Accueil*. C'est une belle satisfaction pour vingt-deux enseignants-chercheurs et plus de trente doctorants qui se sont lancés avec enthousiasme dans cette aventure, et que je tiens à saluer et à remercier chaleureusement ici. Car l'amitié est un lien dont on ne fait pas l'économie, dans la recherche non plus ; et l'amitié a toujours été au rendez-vous de nos rencontres, elle nous a unis dans les difficultés, elle a donné une saveur supplémentaire aux bons moments ; et sans elle rien de bon n'aurait été fait. Un bonheur n'arrivant jamais seul, notre équipe s'est trouvée étoffée par un DEA *Espaces, Temps, Sociétés. Cultures et Voyages*, maillon manquant enfin obtenu dans notre cursus, qui nous permettra de jouer pleinement notre rôle d'initiateurs à la recherche auprès des étudiants catalans, qui n'avaient jusqu'ici d'autre solution que l'« exil ».

Le fruit du mariage entre les trois centres fondateurs avait été conduit sur les fonts baptismaux en novembre 1997 : ce fut notre premier colloque international sur *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée*. Il s'est prolongé par une activité chaque semestre plus intense : un ouvrage collectif, *Bouleversants Voyages : Itinéraires et Transformations* (PUP, 2000), des *Journées de l'Imaginaire*, un colloque *Imaginaire et modes de construction du savoir antique*, un colloque « *Le Jardin des Plantes* » de Claude Simon ; des *Journées Écrire comme on navigue* sur Paul Valéry, un colloque sur *Ludovic Massé, du terroir catalan à l'universel* (en collaboration avec le Centre Régional des Lettres), un colloque *Les formes de reconnaissance de l'Autre en question*, un colloque *Art et identité régionale – D'un Sud à l'autre : des rives de la Méditerranée au golfe du Mexique* ; puis, en 2001, le colloque de la Société française d'études irlandaises (*Irlande : insularité, singularité ?*), un colloque *Giono dans*

sa culture (en collaboration avec le Centre d'étude du XX^e siècle de l'Université de Montpellier III) ; enfin, un colloque international programmé en 2002, sur *Rythmes et lumières de la Méditerranée*, qui prolongera le travail du colloque *Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée* tenu en 1997. Il faut ajouter à cela des invitations régulières de conférenciers ; une collaboration en cours avec l'I.R.D (*Institut de Recherche et de Développement*), sur le développement du tourisme dans les pays du Sud ; et un séminaire mensuel de confrontations et de mises au point sur les projets en cours.

Une dernière étape fut franchie le 23 octobre 1998 : les représentants de 22 *Centres de Recherche sur l'Imaginaire* du monde entier se réunirent à Perpignan autour de Gilbert Durand et fondèrent une fédération internationale des CRI, sise conjointement à Perpignan et à la Sorbonne, et se fixant pour vocation de coordonner la recherche dans le domaine des études sur l'imaginaire, avec une programmation triennale autour d'un thème commun : *Imaginaire et transferts culturels*. Le rôle central joué par Perpignan dans ce regroupement international montre la place et le rayonnement qui sont reconnus à son Centre et à ses chercheurs dans le domaine des méthodologies de l'imaginaire. Un ouvrage de présentation de ce champ scientifique était à écrire : organisé autour du VECT, mais regroupant sous ma direction vingt universitaires du monde entier, reconnus pour leur compétence dans les études sur l'imaginaire, il scellait la création d'une dynamique forte et cohérente de nos études, en même temps qu'il présentait les avancées de notre champ épistémologique : l'*Introduction aux Méthodologies de l'imaginaire* (Paris, Ellipses, 1998) est en passe de devenir l'ouvrage de référence dans notre domaine, et sera suivie d'un deuxième tome, en 2001.

Ce genre de démarche suscite toujours un rejet des éléments les plus passéistes et réactionnaires de notre communauté universitaire, car il oblige à des remises en question épistémologiques – voire à des remises à jour de son propre savoir – qui ne plaisent pas à tous, tant il est plus facile pour les pires de critiquer les autres plutôt que de se critiquer soi-même. Mais démarche scientifique et confort intellectuel sont incompatibles ; la création est le contraire de l'habitude. Les échanges assez vifs qui s'engagèrent autour de notre projet auraient pu être vivifiants ; ils furent un peu gâchés par l'aigreur et la bassesse de certains, mais ils nous permirent surtout de mesurer l'ouverture d'esprit, l'esprit de tolérance et de générosité de l'immense majorité de nos collègues et de nos étudiants.

Voici les grandes lignes de l'histoire de nos *Centres de recherches sur l'imaginaire*. Elles ont été écrites, comme toute œuvre humaine, avec enthousiasme, acharnement, souffrance parfois, joies aussi, heureusement, et souvent : nous espérons sincèrement que nous continuerons, modestement, mais avec tout notre enthousiasme, à contribuer au rayonnement de notre « petite patrie » catalane et méditerranéenne (au sens où Cicéron désignait ainsi Arpinum, sa ville natale, la distinguant ainsi de ce qu'il appelait sa « grande patrie », Rome), en éclairant la culture méditerranéenne avec la « relecture » des études sur l'imaginaire.